

## POURQUOI ENCORE ET TOUJOURS LA POESIE EN CES TEMPS D'INDIGENCE EUROPEENNE ?

par Yves Humann

« Le concept d'« Europe » (...), on ne le trouvera jamais au terme d'un processus d'abstraction, ni en retranchant – ou en ajoutant – quelque chose au concept de nation ; et moins encore par des évocations sentimentales. Vers ce grand concept, l'âme doit s'élever par tous ses meilleurs moyens : l'expérience vécue, l'expérience acquise, la spiritualisation. Car c'est dans les plus hautes manifestations de chaque nation qu'on le découvre, et d'autant plus clairement que s'y exprime d'une manière plus pure et plus nette ce que la nation possède en propre de plus haut.(...) Là où une grande pensée est conçue, là est l'Europe. »

Hugo von Hofmannsthal,  
« Europa », in *L'Europäische Revue*, 1925

L'Europe est malade de ne pas s'aimer. Elle a bradé sa culture dans des systèmes scolaires qui, légitimement soucieux de leur démocratisation, ont oublié en chemin la vertu cardinale de transmission. Cela vaut pour les nations qui la composent, incapables désormais de discerner leur contribution, à travers leur génie propre, à l'esprit européen, décidément en crise au moins autant que les sont les finances et l'économie. L'oubli de la tradition a-t-il coupé les ailes de la créativité ?

L'Europe est malade de ne pas s'aimer parce qu'elle ne se conçoit qu'abstraitement, économiquement et juridiquement. Elle n'entend que les chiffres et les statistiques. Occultant les richesses humaines et historiques des nations qui la composent, incapable d'appréhender la richesse de l'immigration qu'elle réclame économiquement et subit culturellement, dans l'incapacité de métaboliser ce que cette diversité porte de fécond, elle est devenue ce vieux continent qui n'assume pas son âge, qui refuse la référence à son expérience et jalouse la

jeunesse des autres continents. L'Europe est malade de s'être éloignée de sa réalité, ce qui la rend particulièrement vulnérable : elle ne sait même pas quoi opposer aux extrémismes politiques et religieux qui la rongent. L'Europe serait-elle devenue pauvre en esprit ? Rappelons l'enseignement de Hölderlin :

« Riche en mérites, mais poétiquement toujours,

sur terre habite l'homme. » (Extrait du poème *En bleu adorable...*)

« Les poètes seuls fondent ce qui demeure. » (Extrait du poème *Souvenir*)

Le poète selon Hölderlin est celui qui retourne plus profondément à la source mystérieuse du langage et rend ainsi possible, par son discernement, le déploiement du langage qui conditionne le temps et les institutions humaines. Et c'est ainsi qu'un monde effectivement humain est véritablement possible... L'Europe, oublieuse de sa culture, de ses cultures, de ses langues et de leur rencontre, des poèmes qui la fondent, serait-elle malade de cet oubli? L'Europe aurait-elle négligé sa réalité ? Se serait-elle égarée dans les langues de bois de la technocratie et de ses slogans qui déréalisent ? L'Europe aurait-elle perdu son désir d'Europe, si fort d'Érasme à Leibniz jusqu'aux Lumières ?

« Le lyrisme, écrit Jean-Michel Maulpoix, est la maladie de celui qui ne peut se résoudre à ce que ce qui est ne soit pas ce qui pourrait être. » (*L'instinct de ciel*). Maulpoix ne dit pas « ce qui devrait être ». Il ne s'agit pas de déplorer l'impossibilité d'un devoir d'inspiration kantienne, difficile par son exigence, son intransigeance. Il n'est même pas question d'une tension liée à la douloureuse

condition métaphysique de l'homme, mais d'une négligence... Le réel européen manqué. N'est-ce pas d'une telle négligence dont souffre l'Europe en son déclin oublié ? La vocation du chant (*melos*) n'est-elle pas alors de remonter la pente du déclin oublié ? La poésie est initialement ce chant qui nous impose son rythme contraignant avant d'adoucir et de consoler. Nietzsche, dans *Le gai savoir*, remarque avec profondeur que ce n'est pas tant le chant lui-même qui console que ses effets adoucissants, que la possibilité même de son existence... Savoir que le chant est possible dans un monde désenchanté. Il s'agit peut-être alors bien simplement de réaffirmer la possibilité du chant, autrement dit de légitimer à nouveaux frais l'existence de la poésie, dans l'occultation dont elle est aujourd'hui victime. La poésie ne serait pas qu'une esthétique. Son souci esthétique nous conduirait vers l'éthique, et pour reprendre le néologisme judicieux de Jean-Claude Pinson, il serait pertinent de parler d'une « poétique ». Si, comme l'avait bien exprimé Rimbaud dans sa *Lettre à Paul Demeny*, « la poésie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant », alors on peut bien discerner une fonction d'anticipation du dire poétique.

Tout cela demeurera bien sûr très abstrait si l'on ne s'efforce pas à comprendre davantage l'expérience, invoquée par Hoffmannsthal, qui précède la spiritualisation. Cette expérience se décline en expérience vécue et en expérience acquise. Que signifie l'expérience vécue, pour l'individu ? Elle consiste en une adhésion à ce qui est à vivre, à savoir la qualité de ses relations affectives, sociales, du rapport à son environnement urbain, naturel. La spontanéité de ces relations et la qualité de ce rapport sont les gages de leur authenticité, de leur harmonie. S'il n'y a pas adhésion, il n'y a pas construction de l'expérience, il y a souffrance et amnésie. Ce qui vaut pour l'expérience de l'individu dans ses relations aux autres individus et dans le rapport à son environnement, vaut aussi pour la nation dans son rapport aux autres nations et dans le rapport à son environnement (pour la question européenne, l'espace européen).

Se déplacer librement, pour un individu, dans l'espace national, ou se déplacer dans l'espace Schengen ne signifient pas que quelque chose comme une expérience se construit s'il manque la cordialité, la sécurité, la culture qui discerne la beauté présente dans la grandeur passée, s'il manque la relation métabolique à l'environnement, si vivre dans cet espace ne nourrit pas cet individu et n'ouvre pas son désir d'y vivre plus intensément et d'y créer le sens où vivre avec les autres et où vivre pour soi lui donnent le sentiment d'habiter la terre. Les politiques de l'indignation qui émergent ça et là, en Europe, ont en commun la réappréciation du qualitatif et de l'intense : qu'il s'agisse du partage du temps de travail, de l'allègement du poids du logement dans les budgets, de la meilleure distribution des richesses, de la réforme de l'Europe dans un sens plus social ou de la transition écologique de nos économies, le souci est, finalement, celui d'une réappropriation du temps et d'une refondation de l'expérience dans un espace habité. Il s'agit de repenser ce qui pourrait rendre la vie meilleure ou l'Europe habitable. C'est un souci éminemment « poétique ». L'expérience acquise sera alors l'expérience de la parole redonnée et de la possibilité de la créativité poétique (le travail de l'acuité de la perception, du discernement subtil, du rafraîchissement de la langue...). N'est-ce pas précisément cela l'avènement de l'esprit (n'acceptons pas que ce mot soit confisqué par les religions!...) dans le monde ?

Il reste certainement à penser le lien entre cosmopolitisme et poésie. Comment lier poétiquement notre existence incarnée dans un environnement familial, effectivement habité s'il est bienveillant, dépourvu d'hostilité (à quoi forme le chant en sa douceur) et notre destinée humaine universelle éveillée d'abord par le désir d'Europe ? A cet égard, il ne faut pas désespérer d'une certaine tendance à la vie nomade dans une Europe de la circulation des hommes. Moins d'insistance sur les nations, sans pour autant les diluer totalement, mais valoriser en elles d'abord l'espace de création qu'elles peuvent représenter, notamment à travers la langue et sa liberté

poétique, serait un atout pour valoriser la race mêlée de l'homme européen (on peut ici penser à Nietzsche aussi bien qu'à Montaigne). Nietzsche, dans *Humain, trop humain*, affirme notamment que le nationalisme répond davantage aux intérêts de certaines dynasties princières ou de certaines classes de commerce (on pourrait dire aujourd'hui de certaines oligarchies ou de certaines classes financières) qu'aux intérêts du peuple comme on cherche trop souvent à lui faire croire. Et Nietzsche d'insister par exemple sur le rôle très fécond joué par la diaspora juive dans l'essor économique autant qu'intellectuel de l'Europe moderne. Mais Nietzsche, initié à sa lecture par Goethe, se réfère aussi bien au grand poète persan Hâfez (14<sup>e</sup> siècle). S'il est de bon ton de parler de multiculturalisme aujourd'hui, cette approche est une réalité historique européenne vécue par exemple à travers la *convivencia* andalouse (du 8<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle), beau terme qui permet en français celui de *convivance*, où à travers la référence poétique de Goethe à Hâfez qui, dans son *Divan occidental-oriental*, s'approprie la sève de cette poésie, définissant ainsi la *Weltliteratur*. Abdelwahab Meddeb résume ce rôle qui pourrait désormais être assigné à la poésie : « Dès lors, le poète sera celui qui apporte à l'étranger la création des siens et qui diffuse parmi les siens celle inventée par d'autres peuples. Il aura une fonction de truchement, d'où le rôle et l'importance de la traduction dans ce projet. » (*Contre-prêches*, Points Seuil, p. 258). Il semble alors évident que les grandes inventions des peuples sont la meilleure antidote aux outrances des nationalismes, désignant du même coup les lieux les plus nobles de la grandeur d'un peuple dans sa participation « poétique à l'entretien de la diversité du monde » (A. Meddeb, op. cit., p. 470). Meddeb insiste également sur la proximité de l'*adab* (notion forgée par le persan Ibn-al-Muqaffa (7<sup>e</sup> siècle) et de l'*humanitas*.

Si la Méditerranée, le Moyen-Orient et les cultures d'Islam ont pu jouer un rôle essentiel dans l'histoire européenne, il faut aussi aujourd'hui que l'Europe apprenne à s'en-

richir de ses apports extrêmes-orientaux (notamment la Chine et l'Inde) comme invitent à le penser des philosophes comme François Jullien ou Fabrice Midal qui, aux antipodes de l'exotisme, travaillent sur l'écart et l'impensé européen que cet écart révèle, retrouvant par là même beaucoup des intuitions de nos poètes... Qu'est-ce qui pourrait réveiller le désir d'Europe, demandions-nous ? Ne faut-il pas réactualiser l'humanisme et les Lumières qui ont fondé cette Europe en un multiculturalisme de l'esprit, fécond par sa créativité. Laissons là encore la parole à Abdelwahab Meddeb, décidément très fécond sur cette question : « L'élargissement de notre champ de référence axiologique est la plus belle aventure qui nous soit offerte. Elle est concomitante des mutations de l'intellect qui éclairent nos spéculations. Le travail dans le croisement, dans l'interstitiel, dans l'entre-deux augure d'un avenir faste, fécond, inouï. » (op. cit. p. 455). Ce travail dans l'entre-deux n'est-il pas le travail poétique par excellence ?

Encore faut-il tempérer cet enthousiasme ! Cette belle possibilité qui se dessine réclame qu'on discerne d'abord ce qui, dans le passé, peut être invoqué pour solliciter la construction de cet avenir. Si comme le pensait Valéry, la crise de l'esprit et la crise de l'identité européenne ne sont qu'une, on est en droit de penser que cette crise n'a jamais été aussi aigüe qu'en ces temps où l'Europe ne sait plus ni ne veut plus rien savoir de ce qui l'a fondée et formée : le génie de ses peuples et des peuples avec lesquels elle a construit des relations, les œuvres qui ont permis de donner sens à l'idée d'humanité, et la transmission de l'esprit de ces œuvres. Si nous ne savons plus d'où nous venons, comment pourrions-nous distinguer où nous devons chercher à aller ? Il faut aussi, pour la poésie et l'esprit de discernement, d'habitation, d'anticipation qu'elle porte, une tribune qui la rende audible et visible. Il faut enfin que nos vies ne se perdent pas dans le communicationnel et le technocratique, ni dans la précarisation croissante des conditions d'existence... Il nous faut, comme le pense

Pierre Guenancia dans sa belle conférence *Le citoyen du monde. Prolégomènes à une philosophie du cosmopolitisme*, l'idée d'un monde commun qui ne se substitue pas aux mondes particuliers, « mais qui nous accompagne comme une règle de rappel et nous empêche de vivre les yeux fermés dans l'entre soi des mondes particuliers. » Et c'est encore bien un poète, le même Paul Valéry (*Regards sur le monde actuel* in Œuvres, Bibliothèque de la Pléiade, t. 2, p. 982) que Pierre Guenancia invoque pour nous donner à entendre, dans une intonation humble et lucide, ce que pourrait être l'esprit contemporain du cosmopolitisme européen : « J'étais à Londres en 1896... J'y trouvais merveilleusement forte la sensation de se dissoudre dans le nombre des hommes, de ne plus être qu'un élément parfaitement quelconque de la pluralité fluente des vivants dont l'écoulement par les voies infinies, par les Strand, par les Oxford Street (...) m'enivrait d'une rumeur de pas sur le sol sourd qui ne laissait à ma conscience que l'impression de l'emportement fatal de nos destinées. J'obéissais : je me livrais sans but, et jusqu'à l'extrême fatigue, à ce fleuve de gens en qui se fondaient les visages, les démarches, les vies particulières, les certitudes de chacun d'être unique et incomparable. Je sentais puissamment, entre tous ces passants, que passer était notre affaire ; que tous ces êtres et moi-même ne repasserions jamais plus. J'éprouvais avec un amer et bizarre plaisir la simplicité de notre condition statistique. La quantité des individus absorbait toute ma singularité, et je me devenais indistinct et indiscernable. C'est bien là ce que nous pouvons penser de plus vrai au sujet de nous-mêmes. » Si Valéry reprenait, plus d'un siècle plus tard, sa promenade à Londres, et davantage encore à New York (est-ce ou non une ville européenne ?) ou à Paris, son sentiment se trouverait encore renforcé par l'extrême diversité des populations qui s'y côtoient dans une bigarrure étourdissante où se fondre devient peut-être la plus sublime mission du poète en marcheur urbain...